

MAÎTRES CHEZ NOUS, un objectif inatteignable?

DÉCOUVERTE

Patrick Rodrigue

L'Abitibi-Témiscamingue est-elle une terre condamnée à ne fournir que des matières premières à des étrangers qui, eux, sauront les transformer et les mettre en valeur? Après le cas du bois, puis des ressources minérales, c'est maintenant aux sous-produits de la forêt de soulever les interrogations.

LE BLEUET DU TÉMIS EN VEDETTE... À TORONTO

Le cas de la Bleuetière du Montreuil, au Témiscamingue, est particulièrement révélateur. Située à quelques kilomètres au nord de Nédélec, créée au début des années 2000 sur des terres publiques, elle devait permettre de diversifier l'économie de ce secteur. Une dizaine d'années plus tard, elle recourt à de la main-d'œuvre étrangère, la majeure partie de ses propriétaires vit au Saguenay-Lac-Saint-Jean et le plus gros volume de sa production prend le chemin de Toronto et de l'Asie. Mais à qui est-ce la faute?

Au départ, la Bleuetière du Montreuil appartenait à six actionnaires de Nédélec et à un septième du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Au fil du temps, ceux-ci se sont départis de leurs parts. Aujourd'hui, l'entreprise est divisée en trois parts égales entre deux actionnaires du Saguenay-Lac-Saint-Jean et Marcel Lafrenière, de Nédélec.

« Même à l'époque où nous étions pratiquement tous de Nédélec, notre production était déjà destinée en grande partie au marché asiatique », rappelle-t-il. À l'été 2006, Ottawa avait d'ailleurs accordé 1,5 M\$ à la composante canadienne de l'Association des bleuets sauvages de l'Amérique du Nord pour accroître les marchés

d'exportation. Le geste devait garantir un meilleur débouché pour les bleuets canadiens au meilleur prix possible.

Pour leur part, les bleuets frais du Montreuil sont écoulés en partie en Abitibi-Témiscamingue, mais surtout à Toronto. « Chaque jour, un acheteur de North Bay passe chez nous et les expédie à Toronto, précise M. Lafrenière. Certes, on aurait pu choisir Montréal, mais la concurrence des bleuets du Saguenay-Lac-Saint-Jean est beaucoup trop forte. De plus, le transport vers l'Ontario s'avère moins coûteux. Il faut un peu plus de cinq heures pour se rendre à Toronto à partir de Nédélec, tandis que Montréal se trouve à près de huit heures de route. »

DES EMPLOIS? OUI, MAIS...

Au chapitre des retombées locales, il y a pourtant la création d'emplois. Mais, encore là, il y a un hic : plusieurs employés saisonniers sont recrutés... au Guatemala.

« Deux personnes travaillent à peu près toute l'année à la bleuetière. On recrute aussi une douzaine d'employés qui, de la fonte des neiges jusqu'à la fin de l'automne, préparent et entretiennent le terrain. Et, effectivement, de quatre à cinq Guatémaltèques font partie du lot », reconnaît Marcel Lafrenière.

Pour ce faire, la Bleuetière du Montreuil recourt à l'expertise de la Fondation des entreprises en recrutement de main-d'œuvre agricole étrangère. « On ne va pas chercher du cheap labour au Guatemala, mais bien des gens qui sont prêts à travailler et qui le font bien, insiste M. Lafrenière. D'ailleurs, le programme stipule qu'on doit d'abord faire le tour de la main-d'œuvre locale avant d'aller vers l'étranger. Mais la main-d'œuvre agricole se fait de plus en plus rare dans la région.



Le petit fruit bleu est plus populaire que jamais sur les marchés asiatiques

Si les gens d'ici sont prêts à venir travailler chez nous, on va les accueillir à bras ouverts, c'est bien certain. Or, même la quinzaine de cueilleurs qui viennent chaque jour durant la saison de la récolte ne viennent pas du Témiscamingue, mais plutôt de la région de Rouyn-Noranda. Et encore, plusieurs ne viennent que quelques jours, puis on n'entend plus parler d'eux. On ne peut rien y faire. »

PAS ASSEZ DE BLEUETS POUR UNE TRANSFORMATION LOCALE

S'il faut obéir aux diktats du marché, la transformation sur place des bleuets de la région aurait tout de même pu créer quelques emplois. Cependant, la production de la Bleuetière du Montreuil est expédiée au Saguenay-Lac-Saint-Jean, où les bleuets sont nettoyés et congelés à l'usine de Saint-Bruno.

En mai 2004, la Bleuetière du Montreuil avait pourtant reçu près de 18 500 \$ de Développement économique Canada pour étudier la faisabilité d'une telle usine au Témiscamingue. Le député fédéral de l'époque, Gilbert Barrette, avait alors évoqué l'importance de transformer sur place les ressources naturelles locales. « L'appui à des entreprises de transformation agroalimentaire permet d'encourager la diversification économique en Abitibi-Témiscamingue, avait-il déclaré. Un effort soutenu doit être consenti afin de soutenir ce type d'entreprises manufacturières puisqu'elles sont génératrices d'emplois. »

« Si nous avons opté pour l'usine de Saint-Bruno, c'est uniquement parce que notre volume de production est insuffisant pour faire vivre une usine chez nous, assure Marcel Lafrenière. Pour installer une telle usine en Abitibi-Témiscamingue, il faudrait une production annuelle d'au moins 10 millions de livres de bleuets. En 2011, nous en avons produit 650 000 livres pour une superficie de 1 600 acres. Sans le gel tardif, nous aurions frôlé le million de livres. Ça demeure toutefois bien loin des 10 millions de livres. »

PATIENCE

Même si le projet d'usine de transformation n'a pas connu de suite, M. Lafrenière ne désespère pas. Il faudra cependant faire preuve de patience. « Nous prévoyons passer de 1 600 à près de 4 000 acres de terrain sous production d'ici trois à quatre ans. Quand on atteindra la vitesse de croisière, on devrait produire environ 2,4 millions de livres de bleuets par année », indique-t-il.

À cela, il faut ajouter plusieurs projets à l'étude, notamment pour les secteurs du sud et de l'est du Témiscamingue ainsi que de Rouyn-Noranda. « Mais avant que ceux-ci se concrétisent et qu'ils produisent suffisamment



Le développement en Abitibi-Témiscamingue de bleuetières de type forêt-bleuet pourrait-il éventuellement déboucher sur la construction d'une usine de transformation locale ou régionale?

de bleuets, il faudra attendre dix, voire quinze ans », prévient Marcel Lafrenière.

FORÊT-BLEUET

L'expérience de la Bleuetière du Montreuil a d'ailleurs conduit le ministère des Ressources naturelles et de la Faune (MRNF) à envisager le développement plus intensif de la culture du bleuet sauvage en Abitibi-Témiscamingue par le mode forêt-bleuet. Ce type de production est expérimenté avec succès depuis plusieurs années à Normandin, au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Deux appels de propositions ont d'ailleurs été lancés par le MRNF à l'automne 2011 sur des terres publiques au Témiscamingue.

La bleuetière de type forêt-bleuet comprend des bandes de bleuets de 60 mètres de large, entrecoupées de bandes de forêt de 42 mètres de large destinées à trois rotations successives de 14 mètres. Une première bande est coupée au départ et reboisée de façon intensive.

Dix-sept ans plus tard, on coupe la deuxième bande et on la reboise de la même manière. Trente-quatre ans plus tard, on reproduit le processus pour la troisième bande, puis on revient à la 51^e année dans la première bande, laquelle est rendue à maturité.

Selon le MRNF, la production intensive de matière ligneuse dans les bandes boisées permettrait de compenser la perte de bois dans la portion de territoire consacrée aux bleuets. D'ailleurs, la location d'une terre du domaine de l'État pour une bleuetière de type forêt-bleuet ne donne aucun droit d'exploitation de la matière ligneuse présente. Ce droit revient à la compagnie forestière à qui le bois de ce secteur a été alloué.

Les projets en Abitibi-Témiscamingue donneront-ils enfin naissance à une vraie industrie régionale du bleuet sauvage? Seul l'avenir nous le dira. ■